

princesse Marie, paraît être abandonné; suivant la *Nouvelle Minerve*, la rupture ne provient d'aucune cause politique, mais tout simplement d'une répugnance personnelle, nettement exprimée de la part de la jeune princesse.

— Voici quelques détails d'un échec éprouvé à Oran par plusieurs bataillons de notre armée, dont nous garantissons l'exactitude :

« Le général Trezel, à la tête de 2700 hommes, savoir : 3 bataillons d'infanterie, 600 chevaux et une batterie d'artillerie, s'est mis à la poursuite d'Abdel-Kader. A une certaine distance de la ville, il a été attaqué par ce chef arabe, et après un combat meurtrier, la colonne française, ne pouvant rentrer à Oran, a fait sa retraite par Arzew, laissant derrière elle 6 à 700 hommes, tant tués que prisonniers, et une pièce de canon. Abdel Kader avait 3000 hommes d'infanterie, armés de nos fusils et 5000 cavaliers. Pendant l'action, un bataillon de la légion étrangère a lâché pied. »

Du 21. — On lit dans le *Temps* :

« On prétend que le projet de former une garde pour la personne du roi n'est pas si éloigné de la pensée ministérielle que l'ont assuré les organes du pouvoir. On voudrait du moins, si nous pouvons nous fier à ce qu'on nous rapporte, l'acclimater par des essais successifs.

» Ainsi plusieurs colonels de cavalerie auraient reçu l'ordre de désigner dans leurs régiments six hommes de choix, destinés à former un corps à part. Il paraît même que Versailles a été choisie pour lieu de réunion de ces hommes d'élite. En effet, il y a en *subsistance*, dans les casernes de cette ville, un noyau de militaires, remarquables par leur bonne mine. Ils sont détachés de leurs régiments et ignorent encore leur destination.

» Mais, en attendant, ils touchent leur solde et ont déjà reçu un uniforme particulier de petite tenue, dans lequel figure le pantalon blanc, supprimé comme on le sait, depuis deux ans, dans l'armée. »

— Le procès dont s'occupe la cour des pairs, ne sera point terminé aussi promptement que paraissait l'espérer le ministère; il est impossible qu'il soit fini pour les fêtes de juillet. Outre les répliques du parquet et celles des avocats, qui tiendront encore plusieurs audiences, il faudra beaucoup de tems encore pour la position des nombreuses questions qui regardent tous les accusés de la catégorie de Lyon, tant absens que présens. Puis il restera à statuer sur le sort des contumaces qui se trouvent au nombre de 27. La lecture des pièces qui les concernent ne sera pas l'affaire d'un jour; enfin les délibérations des votes motivés, les appels et les rappels prendront plusieurs séances de comités secrets. En sorte qu'on pense que l'arrêt, en admettant même qu'il ne survienne pas d'incident, ne saurait être prononcé avant le 15 août. Dimanche prochain, tombant le 26, et les trois jours de fête venant ensuite, la cour se trouvera chômer au moins quatre jours, si même elle ne met un jour d'intervalle entre la célébration des trois journées et la reprise du procès, enfin si elle ne tient une séance législative d'ici au commencement du mois prochain. Le budget paraît totalement oublié par la noble chambre. (*Courrier français.*)

— Un événement tragique s'est passé jeudi à cinq heures du soir, dans la maison rue Saint-Jacques, n° 12. La *Gazette des Tribunaux* le rapporte ainsi :

« Une sourde detonation s'est d'abord fait entendre, et pendant quelques instans on n'a pu savoir de quelle maison le coup était parti. Bientôt un garçon perruquier monte l'escalier, et sa surprise est grande en voyant une femme presque sans vie, la tête penchée de côté et à demie accroupie sur les marches : malgré les soins les plus empressés, elle expira bientôt.

» La victime portait dans son cabas un ciseau de menuisier, dont se servent habituellement les voleurs pour ouvrir les portes. Elle avait au sein une large blessure occasionnée par deux chevrotines. Des perquisitions furent faites à tous les étages de la maison, en commençant par le rez-de-chaussé et en continuant ainsi jusqu'au troisième étage sans rien découvrir. Arrivé au quatrième, à la porte du nommé Tessier, l'on pénétra dans son logement en tirant seulement une ficelle. Des soupçons planèrent alors sur lui; mais pendant qu'on se livrait à des conjectures sur son absence, celui-ci, qui était chez le marchand de vin voisin, se présente et donne des renseignements les mieux circonstanciés, d'où résulte ensuite la preuve la plus évidente que cet honnête artisan avait été volé l'an passé, et que pour punir les malfaiteurs, s'ils y revenaient, il avait établi, dans le tiroir où il place ce qu'il a de plus précieux, deux pistolets chargés de chevrotines, et que ces armes étaient arrangées de manière à foudroyer celui qui essaierait d'ouvrir son meuble.

» En effet, il ouvrit lui-même le tiroir avec la précaution requise, et on y remarqua que l'un de ces deux pistolets venait d'être déchargé; c'était celui qui avait donné la mort à la femme, encore inconnue, au moment où elle aura tenté de voler. On

visita la porte, et bientôt on y reconnut les empreintes du ciseau trouvé sur cette malheureuse, et qui, une demi heure avant, avait aussi été aperçu dans son cabas par un préposé de l'Hôtel-Dieu, où elle était allée visiter un malade. »

— Les détails sur l'engagement qui a eu lieu entre les troupes françaises et celles d'Abel-Cader, aux environs d'Oran sont moins désastreux qu'on ne l'avait cru d'abord. Le général Trezel a perdu 262 hommes et a eu environ 300 blessés; tous les bagages ont été pris. Quand aux Arabes on assure que leurs pertes ont été beaucoup plus considérables, et ce qui le fait croire ce sont les ouvertures d'Abel-Cader, pour renouer les relations amicales qui existaient précédemment entre lui et les Français.

AFFAIRES D'ESPAGNE.

Les nouvelles du quartier-royal sont du 12 au soir, datées de Arroniz. Les christinos, venant dans la direction de l'Ebre au secours de Puente la Reyna, campaient à deux lieus de l'armée carliste, commandée par Charles V en personne.

Le 13, le roi devait marcher sur l'ennemi; les ordres et toutes les dispositions étaient pris à cet effet.

La junte de Navarre était à Iturmendi.

On écrit de là, le 14, que les christinos s'étaient retirés jusqu'à Lerin, et que le 13 au matin, les batteries carlistes avaient ouvert un feu vif et nourri sur Puente la Reyna.

L'armée carliste se divise en 5 corps. Voici la division :

- Le roi, général en chef, commandant en personne.
- Le lieutenant-général vicomte Morano, chef d'état-major-général.
- Division de Navarre : Le maréchal-de-camp Erasó.
- Division de Biscaye : Le maréchal-de-camp Iturralde.
- Division de Guipuzcoa : Le brigadier Gomez.
- Division de Alava : Le brigadier Villaréal.
- Division de Castille : Le lieutenant-général Marotto.

Les deux bataillons anglais débarqués à St-Sébastien, forment ensemble un effectif de 700 hommes.

— Il est arrivé aujourd'hui des nouvelles de Madrid par voie extraordinaire, en date du 14. Valdès, que l'on disait mort, et La Hera, exilé, sont arrivés dans cette capitale. A leur passage à Valladolid, ils ont failli devenir la victime de la fureur populaire.

Les révolutionnaires de Madrid commencent à murmurer contre M. de Toreno, qu'ils accusent, comme Martinez de la Rosa, de se ménager des moyens de transaction avec don Carlos.

— Le *Messenger* publiait hier les curieux détails qui suivent sur l'arrivée des mercenaires anglais à Saint-Sébastien :

« Le château de La Motte fit la salve aux bâtimens, et un adjudant de la place, accompagné du capitaine du port, se rendit à son bord. Peu de momens après le brigadier Chichester et le major Kerby débarquèrent, habillés en grand uniforme. Le gouverneur de la place, le brigadier Tena, les reçut sur le quai, en redingote, coiffé d'un chapeau à trois cornes, et ayant son cigare à la bouche. Comme la marée était alors basse, on arrêta que le débarquement aurait lieu à deux heures après midi, et pour cet acte, le gouverneur et tous les officiers de la garnison s'habillèrent de gala, excepté le général Jaureguy, qui resta en redingote.

» Quatre cents et quelques hommes débarquèrent, habillés de vestes rouges, collet jaune, et coiffés de bonnets noirs assez semblables à des toques de juges français, le tout bien noirci par la fumée. Ils se formèrent par compagnies sur le quai, et successivement ils défilèrent vers le quartier, accompagnés de la musique des régimens, et de plusieurs vivat de la garnison et de quelques habitans.

» Le lendemain, l'armement fut transporté à terre et distribué à la troupe. Les officiers ont un luxe extraordinaire et des équipages dont l'utilité est fort douteuse, vu l'impossibilité de s'en servir dans les montagnes, sans que l'activité de la guerre en souffre. Les soldats sont très-jeunes, et il n'y a que les sergens et les caporaux qui aient déjà servi.

» La première demande que l'on fit à la municipalité fut celle d'un verre et d'une assiette pour chaque soldat, et ensuite, on leur distribua publiquement la gratification de 2 liv. sterl. par tête. Je ne pourrais pas, dit le correspondant, vous décrire les désordres de tout genre qui suivirent. Les soldats commencèrent à boire avec un tel excès, que presque tous furent bientôt ivres-morts. Les marchandes fruitières, les femmes publiques et les vendeurs de toute espèce les entourèrent bientôt, en demandant des prix excessifs pour tous ce qu'ils leur fournissaient; les Anglais les payaient en grosses pièces sans vouloir recevoir leur reste. Je vis ensuite plus de vingt soldats qui jetaient à poignées l'argent aux enfans, et même les officiers en faisaient autant des fenêtres de leurs logements; générosités peu accoutumées dans de pareilles circonstances, et certes très-peu militaires. La belle situation de notre château de La Motte pourrait seule en donner une explication : elle ressemble si bien à Gibraltar !